

français en Tunisie en 1881 y permit l'installation de structures de recherches dans l'archéologie romaine. Missions ponctuelles mais aussi nomination d'anciens EFR à la Direction des Antiquités de Tunisie. Après la seconde guerre mondiale, l'ordre archéologique fut ébranlé par les revendications nationales et une nouvelle répartition des pouvoirs fut mise en place. La mésentente entre les responsables français et tunisiens s'afficha, malgré leur attachement respectif à la poursuite de la recherche française en archéologie. Un accord de coopération du 22 décembre 1967 ne fut pas suivi d'effet et le rôle joué par l'EFR fut alors déterminant ; elle accueillit dans son sein un savant tunisien. Les archéologues tunisiens furent ainsi mieux disposés envers la recherche française et l'EFR, dont le directeur fut invité à siéger dans l'instance franco-tunisienne. **10.** Les membres de l'EFR, fondée en 1873, sont étroitement connectés et la place des correspondances privées, archivées au siège du Palais Farnèse où historiens et archéologues évoluent, y est primordiale. L'École Normale Supérieure fournit les contingents les plus importants et un réseau familial y est présent. L'efficacité du réseau romain résulte de la bonne marche de l'institution, de l'importance de sa bibliothèque, de la camaraderie au long cours de ses anciens membres. **11.** Joseph Déchelette (1862-1914), père de la Protohistoire, était industriel à Roanne (Loire). Conservateur du Musée municipal de Roanne en 1882, il entreprit une carrière scientifique. Son chef d'œuvre, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*. Son premier ouvrage de référence avait été *Vases céramiques ornés de la Gaule romaine* (1904). Sont conservées à la bibliothèque du musée 5000 lettres donnant des repères avec les réseaux et correspondants avec lesquels il était en contact : 66 allemands, 29 anglo-saxons, 22 helvétiques, 15 belges, Espagne, Suède. L'étude de sa correspondance, illustrée ici par un copieux choix de lettres, montre la personnalité généreuse et l'érudition de Joseph Déchelette en même temps que sa capacité à mettre en relation entre eux les archéologues européens. **12.** La collaboration entre milieu universitaire et institutions publiques orientées vers la recherche scientifique assure en général le développement de l'archéologie. En Espagne, jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, l'archéologie n'était pas une discipline universitaire ; elle se développait au sein de milieux académiques et grâce à la curiosité de nombreux érudits locaux. Les études sur le passé étaient contrôlées par l'Académie royale d'histoire (1803), patronnée par la monarchie mais dont les moyens étaient faibles. Les Sociétés savantes se multipliaient et constituaient le réseau espagnol en correspondance avec les réseaux étrangers. 1898 : l'Espagne perd ses dernières colonies (traité de Paris) et prend conscience de la nécessité de réagir, en particulier par la réforme de l'Université. Madrid et Barcelone deviennent les pôles de deux réseaux savants de 1910 à 1936. La guerre civile, synonyme de rupture, ne laissa pas indemnes les réseaux d'archéologie de la péninsule.

François GIRAUD.

David BOUVIER / Danielle VAN MAL-MAEDER, *Tradition classique : dialogues avec l'Antiquité*. Volume édité par D. B. et D. V. M.-M., Lausanne, Revue Études de Lettres, 2010 (Études de Lettres, 1-2. 2010), 22,5 × 15,5 cm, 294 p., fig., 26 CHF, ISBN 978-2-940331-22-2.

*Tradition classique*, avant d'inspirer le titre de ce volume, a défini la nouvelle discipline que la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne inaugura en novembre 2006 à la faveur d'un colloque auquel participaient une vingtaine d'enseignants et de chercheurs de ladite université. Leur objectif était de prouver que, si cette discipline existait depuis longtemps « sous une forme éparpillée et non reconnue », dans la mesure où « sur la carte des sciences humaines l'Antiquité a ses enclaves disséminées presque partout », il était temps qu'elle fût admise comme une science à part entière, où « la transmission et la réception des Anciens » débouche sur le « dialogue interdisciplinaire », celui grâce auquel chacun prend conscience de sa dette. David Bouvier (qui avait déjà collaboré en 2008 à *Sentiers transversaux*, un volume d'hommage à Claude Calame pour lequel on renverra au tome 69, 3 de *Latomus*) et Danielle van Mal-Maeder reconnaissent volontiers

qu'il s'agissait seulement d'« ouvrir des fenêtres », et pour excuser ce qu'ils appellent « le désordre » de ce volume, ils expliquent qu'« une présentation systématique » des quinze contributions qui le constituent était « impossible et finalement peu souhaitable ». De quoi dédouaner le lecteur qui picore librement dans ces « dialogues avec l'Antiquité » où la Grèce et Rome (et sinon la Grèce et Rome, le grec et le latin) tantôt se retrouvent, tantôt s'ignorent. Ils s'ignorent par exemple dans *Lieux et non-lieux de Troie*, où D. Bouvier s'appuie sur un film hollywoodien, le *Troy* de Wolfgang Petersen, pour montrer que les interprétations de la guerre de Troie n'ont cessé d'être « l'enjeu constant de débats politiques sur les rapports de l'Occident et de l'Orient ». Ils se retrouvent par contre dans *La peste, les dieux et les hommes*, où D. van Mal-Maeder analyse un poème bucolique tardif, le *De mortibus boum* d'un certain Severus Sanctus Endelechius qui fut actif au IV<sup>e</sup> s., en partant de Virgile (la première *Bucolique* et l'épizootie de la troisième *Géorgique*), puis de Lucrèce, puis de Thucydide. Ils se retrouvent aussi quand Étienne Barilier, dans *L'homme est-il merveilleux ou terrible ?*, disserte sur le mot par quoi Sophocle a défini l'homme, ou que Gabriella Aragione s'interroge sur « la transmission du savoir entre “tradition” et “plagiat” dans l'Antiquité classique et chrétienne », ou que François Paschoud renvoie à Flavius Josèphe aussi bien qu'aux *Perses* d'Eschyle et à l'*Ion* d'Euripide pour l'*Athalie* de Jean Racine. Quinze articles donc, pour ne pas dire quinze essais, dont nous retiendrons encore, pour des raisons toutes personnelles, celui où Anne-Françoise Jaccottet, parlant, et parlant bien, d'Hypatie (c'était avant le péplum d'Amenabar), n'a pas oublié dans sa bibliographie l'article qu'avait autrefois consacré à la fille de Théon feu Étienne Évrard, et celui où Alain Corbellari a traité des « usages idéologiques de la bande dessinée dans la réception de l'Antiquité » en s'appuyant sur l'Alix de feu Jacques Martin, lequel nous fit aimer Rome en 1948, et sur l'Astérix d'Uderzo et de feu Goscinny, lesquels, onze plus tard, nous firent sourire de Rome – de moins bon cœur, peut-être. Mais n'est-ce pas le premier objet et le principal mérite de ce livre, de rappeler à chacun qu'il peut dialoguer comme il l'entend avec le monde ancien ?

Pierre DUROISIN.

Nicolò Giuseppe BRANCATO, *Repertorium delle trasmissioni del gentilizio nel mondo romano sulla base della documentazione epigrafica*, vol. 1, Provinciae, Rome, ARTECOM-onlus, 2009, 24 × 17 cm, 398 p., 80 €, ISBN 978-88-96520-01-7.

Fondé sur la documentation en langue latine puisée dans le *CIL*, *L'Année Épigraphique* (1888-2003) et la base de données « EDCS » de Manfred Clauss – soit plus de 330 000 inscriptions ! – et écrit grâce à la collaboration de Giuseppe di Guida, Eugenia Serafini et Francesco Quaranta (pour le second tome), le livre de N. G. Brancato est une véritable somme sur les modalités de la transmission du gentilice dans les inscriptions sur pierre du monde romain. Ce premier volume prend en compte l'ensemble des provinces du monde romain dans l'ordre suivant : Hispanie, Trois Gaules, Bretagne, Germanies, Pannonie inférieure, Dacie, Mésies, Macédoine, Thrace, Achaïe, Anatolie, Syrie, Palestine, Arabie, Crète-Cyrénaïque, Chypre, Égypte, Afrique, Narbonnaise, Alpes occidentales [on pourrait discuter de la pertinence de la réunion des Alpes Graies et Pénines], Rétie, Norique, Pannonie supérieure, Dalmatie, Sicile, Sardaigne et Corse. À juste raison, N. G. Brancato a mené son étude par provinces, et même par *conuentus* en Hispanie ; c'était indispensable pour tenter d'apprécier les éventuelles spécificités géographico-administratives. Pouvaient-on descendre jusqu'à la cité, fondement de l'organisation administrative du monde romain ? Malgré l'aide décisive de la base de données, la tâche était ambitieuse et difficile, d'autant que, comme l'a montré à plusieurs reprises Mireille Corbier, la signification des termes de parentèle n'est pas toujours parfaitement claire (*frater, parens, soror...*). L'auteur a donc dû mener, au cas par cas – entreprise colossale –, un examen critique rigoureux de la documentation funéraire, votive, évergétique